

Alain Françon ressuscite « La Séparation » aux Bouffes Parisiens

Epaulé par une équipe de choc - Catherine Hiegel, Léa Drucker, Catherine Ferran, Alain Libolt et Pierre-François Garel -, le metteur en scène s'emploie à rendre justice à l'unique pièce du prix Nobel Claude Simon. En révélant la nature profonde de ce faux drame bourgeois à l'écriture déroutante, il y parvient à l'arraché.



Léa Drucker (Louise) et sa belle-mère Sabine (Catherine Hiegel) séparées par le mur de leurs cabinets de toilette. (© Jean Louis Fernandez)

Ressusciter l'unique pièce de Claude Simon n'était pas une mince affaire. Sans doute serait-on passé complètement à côté de la « Séparation », si le maître de la mise en scène, Alain Françon, ne s'était pas attelé à la tâche aux Bouffes Parisiens. A sa création en 1963, la pièce, incomprise, avait fait un flop. Et aujourd'hui encore, son caractère hybride a de quoi déstabiliser le spectateur. Entre vaudeville triste et chant existentiel désespéré, logorrhée hypnotique et jeu de répliques cinglantes, on est comme ballotté dans un entre-monde théâtral au propos évanescent.

L'action se déroule dans les deux cabinets de toilette contigus d'une maison de campagne. D'un côté, les parents, Sabine (Catherine Hiegel) et Pierre (Alain Libolt) qui n'ont de cesse de se houspiller ; de l'autre, le fils Georges (Pierre-François Garel) et sa femme Louise (Léa Drucker) sur le point de le quitter. Si tout reste en suspens, c'est parce que la vieille tante de la famille est en train de mourir, veillée par une garde malade bossue aux allures d'ange de la mort (Catherine Ferran).

Les Echos

La séparation est à l'oeuvre d'entrée de jeu, entre les hommes brisés par le trauma des deux guerres (le père se noie dans ses lectures, le fils dans sa gestion délétère de la propriété agricole) et les femmes frustrées, en mal d'amour (la mère jalouse, la belle-fille en partance). Le fils se livre à de longues digressions amères, quand la mère s'enivre de sa rancœur. Leurs conjoints Louise et Pierre sont davantage taiseux, mais leur mal-être existentiel est tout aussi palpable.

Herbe plus verte

Alain Françon s'attache à révéler le sous-texte, à rendre toutes les nuances de cette pièce ardue, afin de lui rendre justice et de traduire sur scène la belle phrase de Claude Simon : « Tout se passe sous les mots qu'on prononce, comme le tracé d'un ruisseau souterrain est révélé dans les champs par une herbe plus verte. » Donner du relief aux monologues éthérés, décaler les scènes prosaïques pour éviter le piège du drame bourgeois...

Epaulé par cinq comédiens d'exception qu'il dirige au cordeau, le metteur en scène réussit son pari à l'arraché et on sort du spectacle plus content qu'on y était entré. L'interprétation flamboyante de Catherine Hiegel, sur le fil de la démence, est pour beaucoup dans la réussite du spectacle. Mais l'incarnation tout en retenue et en intériorité de la jeune Louise par Léa Drucker est également remarquable. Dans ce drame de la vie ratée et du temps qui passe, les héros tristes de Claude Simon ont du mal à surnager, comme s'ils étaient déjà séparés du monde.